

La grève sur le tas

Le Figaro Littéraire, 18 août 1958

« Avez-vous un roman sur le chantier ? Car nous avons no tre chantier nous aussi, tout bourgeois que nous sommes. On ne m'interrogerait pas depuis quarante ans à propos de ce chantier si je n'étais ouvrier à ma manière - ouvrier de let tres. « C'est un métier de faire un livre comme de faire une pendule. » Nous l'avons lu dans La Bruyère². Oui, bien sûr ! J'ai un roman sur le chantier. Que le monde se rassure, qu'il prenne patience. J'en ai même plusieurs. Ce qui n'est sans doute pas une très bonne méthode, j'en conviens.

Faut-il tout dire ? Je suis devenu bricoleur sur mes vieux jours. N'importe quoi qui n'est pas un roman, cela m'amuse d'y travailler. Tout m'est bon qui me détourne de ma « pendule ». Non que j'aie perdu ma main. Je redouterais plutôt ma dextérité : le mot rend à précéder l'idée. La formule brillante se propose, risqu e de s'imposer. Il faut se garder de sacrifier, si peu que ce soir, ce qu'on veut dire à la manière de le dire.

Non, la difficulté d'écrire n'entre pour rien dans le recours au bricolage du vieil ouvrier qui laisse en panne sur son chantier ce que les critiques appellent un grand roman, un vrai roman, et le sacrifie à des articles éphémères. Ceci n'explique pas tout , mais il faut convenir qu'il lui répugne, à cet ouvrier, de devenir un agent de la prolifération cancéreuse dont le roman est en train de mourir. Qu'il se trouve encore des confrères pour le nier, cela me passe. Le tout est de savoir si le roman est opérable. Il ne le serait que par la suppression des prix, qui précipiterait au néant, d'un seul coup, l'Académie Goncourt et tuerait l'espérance chez cent mille jeunes gens. L'opération ne pourrait d'ailleurs être tentée que dans un monde où les éditeurs seraient devenus indifférents au gain- ce qui est bien, de toutes les chimères, la plus chimérique.

On me répondra que si je fais la grève sur le tas, le tas ne cesse de grossir, que les confrères ne sont point si dégoûtés que moi, qu'il paraît encore de bons romans dont les auteurs ont l'ambition précisément d'échapper au genre « fin d'année », que leur réaction au style Prix Goncourt aide à renouveler le genre, et donc qu'il doit bien y avoir dans ma dérobade des raisons qui tiennent à moi- même et à l'âge que j'ai.

Il est vrai. Et ici il faut cesser de plaisanter, car la matière est sérieuse. C'est un étrange désenchantement que celui d'un homme qui ne trouve plus d'intérêt - mais voilà le pire: qui

n'attache plus d'importance à ce dont il a pourtant fait l'occupation de sa vie. Je ne reviens pas du sérieux avec lequel on s'interroge autour de moi sur la crise du roman - alors que la crise est en nous et hors de nous et concerne notre être même.

Si l'homme vivant en société fut considéré comme l'objet du roman, du moins à partir de *La Princesse de Clèves*, cet objet se dérobe aujourd'hui à toute prise. Les techniques qu'inventent les nouveaux romanciers leur sont suggérées, plus qu'ils ne le croient peut-être, par cette dissolution de ce qui eût été naguère la matière de leur ouvrage. Que sommes-nous ? Qui sommes-nous devenus depuis le « Dieu est mort » de Nietzsche ? Dans quelle société vivons-nous ? Quelles lois morales et sociales la régissent ? Qu'oppose-t-elle au dogme marxiste sous lequel vit le tiers de l'espèce humaine et qui règle ou réglera d'ici vingt ans l'existence de plus d'un milliard d'êtres humains ? Le recours, chez les nouveaux romanciers, à l'objet, à la chose, ce mètre de charpentier qui leur sort de la poche, cette chaîne d'arpenteur avec laquelle ils abordent le monde, correspond au désir d'atteindre, de coucher ce qui subsiste de solide, ce qui résiste à la main, ce qui peut être pesé, mesuré et donc décrit dans la décomposition de tout le reste - puisqu'il n'existe plus de « nature humaine », ni de « caractères », ni de lois à enfreindre dans aucun ordre.

Je le comprends aujourd'hui ! C'était une certaine recherche que j'aimais dans le roman, dans ceux des autres et dans les miens. C'était l'homme et c'était la femme tels que je croyais pouvoir les atteindre. Aujourd'hui, détourné de son objet qui, en fait, n'existe plus, le roman a fini de m'intéresser. En tant que genre, en tant que procédé pour nous introduire dans un univers inhumain, je m'en moque.

Et certes ici j'accorde que la vieillesse intervient et joue : le temps nous presse. Il faut du loisir pour raconter des histoires. Écrire des romans, c'est prendre par le plus long. Je dois me hâter. J'aborde donc sans l'intermédiaire de la fiction cette histoire dans laquelle je suis engagé, qui concerne à la fois la nation, le groupe social auquel j'appartiens et moi-même (qu'un certain colonel avait mis dans ses projets de faire fusiller il n'y a pas trois mois).

Histoire personnelle et qui n'est pourtant que l'épisode d'un drame concernant toute l'espèce humaine : le conflit politique reflète, rend apparent le conflit spirituel dans lequel je me suis engagé de toute mon âme, et dont à certaines heures je découvre jusqu'à l'horreur, l'insupportable paradoxe : la conception matérialiste de la vie est mise au service des peuples - ou du moins semble l'être - et se confond, à leurs yeux, avec la libération et avec l'indépendance pour laquelle ils se battent. En revanche, les valeurs chrétiennes dont je me

réclame ont pour répondants les hommes d'argent qui pratiquement sacrifient tout à la puissance et à la jouissance - de sorte que le christianisme a donné sa caution à ce qui le contredit et le nie. Mais peut-être est-ce là chercher trop loin et trop haut, en dehors de moi, des raisons de renoncer au roman alors qu'une seule peut-être joue et me détourne de la page commencée. Nous n'avons pas attendu Proust : nous aussi nous avons entrepris de retrouver le temps perdu. Chacun, à notre humble place, nous avons fait ce voyage et notre œuvre n'aura été qu'une tentative avortée pour redécouvrir ce monde odorant et triste de l'enfance vers lequel mène chacun de nos livres. Nous avons frayé ces pistes et longtemps nous avons été suivis - et puis nous sommes revenus sur nos pas. L'herbe de l'oubli recouvre peu à peu les chemins que nous avons ouverts. A quoi bon recommencer le voyage et repartir seul vers ce pays qui n'existe plus qu'au-dedans de nous et dont le reflet s'éteint peu à peu au secret de nos romans écrits en pleine force, avec tant de confiance et de jeune orgueil, et qui seront de moins en moins lus, jusqu'au jour où ils ne le seront plus par personne ?